

## Un poète chinois

Jacques Réda, *La course. Nouvelles poésies itinérantes et familières (1993-1998)*, Paris, Gallimard, 1999, 152 p.; *Accidents de la circulation*, Paris, Gallimard, 2001, 190 p.; *Le lit de la Reine*, Lagrasse, Verdier, 2001, 96 p.

Robert Melançon

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Melançon, R. (2002). Compte rendu de [Un poète chinois / Jacques Réda, *La course. Nouvelles poésies itinérantes et familières (1993-1998)*, Paris, Gallimard, 1999, 152 p.; *Accidents de la circulation*, Paris, Gallimard, 2001, 190 p.; *Le lit de la Reine*, Lagrasse, Verdier, 2001, 96 p.] *Liberté*, 44(1), 140–145.

## Un poète chinois

Robert Melançon

Jacques Réda, ***La course. Nouvelles poésies itinérantes et familières (1993-1998)***, Paris, Gallimard, 1999, 152 p. ;  
***Accidents de la circulation***, Paris, Gallimard, 2001, 190 p. ;  
***Le lit de la Reine***, Lagrasse, Verdier, 2001, 96 p.

Certains ont toujours su à quoi s'en tenir au sujet de l'œuvre de Jacques Réda, par ouï-lire. À les entendre, il y a vingt ou trente ans, quelques plaquettes, vraiment, c'était bien mince, et puis elles étaient trop peu en prise sur la modernité (à ceux qui s'inquiéteraient des dernières apparitions de ce monstre du Loch Ness, signalons au passage un dossier sur « La nouvelle poésie française » dans le numéro de mars 2001 du *Magazine littéraire*). Maintenant que la page du même auteur énumère près de trente livres, il devient un peu gênant de déplorer sa minceur ; alors les mêmes disent que cette œuvre est obèse, répétitive, et d'ailleurs toujours aussi peu en prise sur la modernité. Qui veut noyer son chien...

Ces jugements péremptoires s'informent auprès de magazines et d'émissions « littéraires » qui dispensent d'ouvrir les livres. Sitôt qu'on a lu, disons, *Hors les murs*, *Recommandations aux promeneurs*, *Celle qui vient à pas légers*, *L'incorrigible*, *Le citadin*, on a du mal à définir sommairement une œuvre qui a le défaut de ne pas se laisser enfermer dans quelques formules portatives. Trois livres s'y sont ajoutés récemment, le premier en vers, les deux autres en prose : trois livres de poésie, comme tous ceux de Réda, y compris ses livres de critique – on peut s'en assurer dans *La sauvette*, *Le bitume est exquis* ou *Ferveur de Borges*.

Si je ne devais en dire qu'une chose, ce serait : j'aime ces livres. Cela suffirait peut-être, en tout cas cela me suffirait d'autant que j'éprouve de moins en moins de goût pour les gloses et pour l'excitation qu'on s'évertue assez en vain à susciter à coup de festivals, sites web, dossiers, numéros spéciaux, colloques, rencontres, lectures publiques, distributions de prix, semaines de la poésie, printemps des poètes... Baudelaire notait que « si un bourgeois demandait du poète rôti, on le trouverait tout naturel », mais il n'avait pas prévu que les poètes se précipiteraient dans la rôtissoire sans qu'on le leur demande, pour se mettre eux-mêmes à la broche. J'essaierai tout de même de dire les raisons d'une préférence qui ne se dément pas depuis qu'en 1968 j'ai pris *Amen* sur la table des nouveautés dans une librairie, sans rien savoir de son auteur. Elles tiennent essentiellement à un choc que produit l'arrangement des mots en lignes parfaites, c'est-à-dire telles qu'on souhaite les redire aussitôt pour retrouver une joie dont on ne sait rien sinon qu'on ne la trouve que de cette façon. Arrangement des mots, ai-je dit ; il faut s'entendre : c'est tout leur

prisme, ce sont des phonèmes, des monèmes, des sèmes, des sémèmes, des sémantèmes, des lexèmes tout à la fois, indissociables, qui se mettent en place parfaitement, à l'unisson. Comme ici :

Le jardin, puis un pré jusqu'à la route blanche  
En morceaux à travers les feuilles d'un pommier,  
D'un érable et d'un acacia : seul le premier,  
Dont chaque hiver dessèche une nouvelle branche,

Laisse en face entrevoir sous le vent matinal,  
Ondulant rose et roux comme une vieille soie,  
Le versant moissonné qui dévale et chatoie,  
Symétrique, vers la rivière et le canal.

Tandis que la lumière augmente puis décline,  
Il passe au mauve par des nuances de brun  
Et, pour finir, le jour s'évapore en parfum  
Distillé lentement au cœur de la colline.

Ou encore ici :

Dans l'herbe haute fuit en sifflant une caille,  
Et le vent et ses trains d'air par tonnes fonçant  
Font gronder les donjons et les pans de rocaille  
Qui descendent à pic. Au pied de ce versant

Un village, rythmé si juste sur sa crête,  
Qu'on aimerait connaître alors chaque maison  
Et dans chaque jardin s'ouvrir une retraite  
Où viendrait circuler sans cesse l'horizon.

Je pourrais indéfiniment citer, mais ceux qui connaissent le bonheur que donnent des poèmes l'auront reconnu. Quant aux autres, à quoi bon tenter de leur expliquer ce qu'on entend et voit aussitôt si on n'est pas sourd et aveugle ? Un jour qui s'évapore en parfum, un village

rythmé sur une crête, l'horizon qui circule dans des jardins, portés par une mesure infaillible, enroulés dans une syntaxe toute en mouvement, cela s'impose immédiatement avec évidence, cela révèle ce qu'on a sous les yeux, ce qu'on a toujours eu sous les yeux même si on ne l'a jamais vu. Et peu importe si on a effectivement sous les yeux le quadrillage des rues d'un quartier qui n'a aucun rapport avec le paysage bourguignon que nomment les vers que je viens de citer : on imagine, on transpose, on procède à une accommodation de l'instrument d'optique que propose le poème ; dans le Paris et la Bourgogne de Réda, j'ai appris tout aussi bien à déchiffrer Montréal et les Cantons de l'Est. C'est que sa poésie est une façon d'être au monde et que cette façon se fait leçon, sans aucun didactisme, en sorte que tout lecteur y trouve son compte.

Ce paradoxe vaut, en particulier, pourrait-on dire, parce qu'il s'y exaspère, pour les livres en prose consacrés à Paris, dans lesquels joue un tel rôle l'observation précise des nuances qui font de chaque arrondissement un univers à part. Qu'on se reporte, par exemple, aux pages sur le huitième dans *Accidents de la circulation* ; on me croira ou non, peu m'importe, j'y ai puisé des observations essentielles sur Côte-des-neiges, quartier tout entier composé d'enclaves en rupture les unes avec les autres. Réda n'est pas le chroniqueur pittoresque des rues de Paris, pas plus que, disons, Cézanne n'est l'illustrateur des variétés des pommes. Ces rues (et les trains, les banlieues, les chemins perdus en province) lui donnent un motif fécond ni plus ni moins qu'un compotier, qui peut proposer à un peintre toute la peinture : les jeux de la lumière, l'équilibre des masses, des volumes à composer, les pâtes, les lignes, les

couleurs et toute la rêverie méditative, métaphysique même si on y tient, qui naît d'une attention un peu soutenue à ce qui prend forme, où qu'on se trouve.

Réda est une sorte de poète chinois qui écrit en français. La limpidité de ses idéogrammes peut induire en erreur un lecteur inattentif, le tromper par la clarté de ce qu'il s' imagine comprendre. Mais cette clarté dissout aussitôt les objets qu'elle révèle – une rue de Paris, une gare en province, la Liffey à Dublin... – puis, sitôt qu'on se figure nager en plein mystère, rassuré de retrouver les conventions nuageuses qui signalent de nos jours le poétique, on se heurte, assez rudement parfois, au monde tel qu'il se donne à toute heure n'importe où, c'est-à-dire *là*, toujours très précisément *là* :

Bordée de hautes façades rigides, impassibles, sans rien apparemment de commun avec les ondulations capricieuses et malicieuses d'un sentier dans un bois, privée de mystère, la courbure de la rue Laferrière présente un aspect monumental et presque sévèrement pompeux. Le monde confus d'appréhensions qu'agitent dans l'esprit du marcheur les hasards de son itinéraire, elle le transporte en le simplifiant dans le domaine de l'idée, en établit le concept. D'où l'effet très puissant qu'elle produit lorsqu'on s'y engage, entre la rive convexe des immeubles arrondis comme une grosse tour et la rive concave qui corrige leur action centrifuge. Encore dix pas, et l'on comprend qu'on va retomber dans la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Ainsi ramené sur terre, c'est-à-dire dans la prose, on se retrouve du coup au seuil de *quelque chose*, agrippé à la main courante d'une phrase dont les propositions

bifurquent sans cesse, regardant tout s'effiloche à nouveau dans une flaque. On est toujours jeté dans cette incertitude chez Réda, c'est-à-dire en pleine poésie. Chinoise, si l'on veut, mais sans aucune chinoiserie ; d'autant plus chinoise.